

Marie-Andrée Lamontagne. *Anne Hébert, vivre pour écrire : biographie*, Montréal, Éditions du Boréal, 2019, 558 p.

Sophie Doucet

Volume 21, Number 1, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1076990ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1076990ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Doucet, S. (2020). Review of [Marie-Andrée Lamontagne. *Anne Hébert, vivre pour écrire : biographie*, Montréal, Éditions du Boréal, 2019, 558 p.] *Mens*, 21(1), 115–120. <https://doi.org/10.7202/1076990ar>

Marie-Andrée Lamontagne. *Anne Hébert, vivre pour écrire : biographie*, Montréal, Éditions du Boréal, 2019, 558 p.

Anne Hébert (1916-2000), l'une des voix les plus fortes de la littérature québécoise, n'avait pas encore fait l'objet d'une biographie. La journaliste, écrivaine et éditrice Marie-Andrée Lamontagne corrige la situation en offrant de l'écrivaine un portrait fouillé et fort bien écrit, qui dévoile une femme singulière, discrète et tourmentée, en même temps que libre et déterminée, une écrivaine qui vécut en marge des combats politiques de son temps, longtemps à Paris, toute concentrée sur son œuvre, et dont la vie offre néanmoins un éclairage sur l'évolution du Québec et celle des femmes au xx^e siècle.

Anne Hébert, vivre pour écrire se penche sur la vie de l'écrivaine et sur les rapports entre sa vie et son œuvre. « Je suis rentrée en littérature comme on entre en religion » (p. 326), écrit Anne Hébert à sa tante religieuse Gabrielle, en 1965, et ce n'est pas exagéré. Pour reconstituer cette existence ascétique et routinière, Marie-Andrée Lamontagne s'est basée sur un corpus impressionnant de lettres qu'Hébert a échangées avec ses parents, ses tantes, ses frères, ses amis, ses éditeurs, lettres dénichées dans une trentaine de centres d'archives au Québec et en Europe. Pour mieux cerner son personnage, l'autrice a également réalisé, de 2002 à 2018, plus de 80 entrevues avec des personnes ayant connu ou côtoyé Anne Hébert, de son frère Pierre à la concierge de son immeuble à Paris, en passant par ses grandes amies Jeanne Lapointe et Andrée Desautels et nombre d'éditeurs et d'écrivains. L'autrice a aussi pu visionner, dans les archives audiovisuelles québécoises et françaises, plusieurs entrevues qu'Anne Hébert a accordées, au fil du temps.

Ces sources, auxquelles s'ajoutent des études sur l'œuvre d'Hébert, sur l'histoire littéraire et sur l'histoire du Québec permettent à Lamontagne de retracer l'histoire de l'écrivaine, dans le faisceau de celle de ses ancêtres Juchereau Duchesnay, Taché et Hébert, indispensables à la compréhension du personnage (elle leur consacre quelques pages au début du livre et une brève section « parcours généalogique » à la fin). Née à Sainte-Catherine-de-Fossambault le

3 août 1916, Anne Hébert est en effet le fruit d'un croisement de lignées nobles et bourgeoises, et la conscience de cette appartenance sociale particulière semble faire partie d'elle, comme l'a déjà souligné l'historien Benoît Grenier dans la foulée de ses travaux sur les « persistances seigneuriales ».

Lamontagne fait bien sentir l'atmosphère de la maison d'enfance d'Anne Hébert, qui grandit à Québec, entre un père fonctionnaire, critique littéraire et poète atteint de tuberculose et une mère cultivée de santé fragile qui, à partir d'un certain moment, ne quittera plus la maison. Anne est l'aînée des quatre enfants de la famille, qui sont scolarisés en grande partie à la maison, par des institutrices et par leurs parents, comme c'est la coutume dans les « bonnes familles » avant la loi sur la scolarisation obligatoire, et parce que Maurice Hébert, le père, ne souhaite pas que ses enfants... prennent « l'accent d'ici » (p. 53). Les Hébert ne sont pas riches, mais ne tiennent pas à se confondre avec les « gens ordinaires ». Leurs lettres révèlent qu'ils sont de pieux catholiques, influencés par l'idée de la souffrance salvatrice. Ils passent leurs étés à Sainte-Catherine, près du manoir familial, près des tantes, oncles, cousins et cousines, dans une atmosphère qui marquera Anne Hébert pour toujours. Grande lectrice de littératures française, anglaise et russe, la future écrivaine ira à l'école à partir de onze ans, mais de façon aléatoire, en fonction de son état de santé, par moments jugé trop précaire par ses parents, qui la couvent beaucoup. Ce terreau familial aimant, mais étouffant, forge incontestablement l'écrivaine en devenir.

Le début de l'âge adulte est une période marquante pour celle qui, comme le montre sa biographe, peine à sortir de l'enfance. Elle commence tout juste à écrire et à publier des poèmes et des histoires, encouragée par son père, quand la maladie la cloue au lit pendant deux ans et la rive à sa chambre pendant trois autres années, au début de la vingtaine. Le diagnostic de tuberculose se révélera faux. Ces années de réclusion font grandir en elle un sentiment de révolte qui résonnera puissamment dans son œuvre. Anne Hébert fera référence à cette période dans une lettre écrite à sa mère en 1964 : « Sous ma

résignation chrétienne, il y a une telle révolte humaine refoulée dont je ne suis pas encore revenue. Je veux vivre, je veux rattraper le temps perdu. Et puis écrire. Cette douleur, cette joie qui est ma vie, en nourrir mon œuvre comme un cœur vivant. » (p. 101-102)

Après la mort tragique et soudaine de son petit-cousin, le poète Hector de Saint-Denis Garneau, en 1943 (avec qui elle n'entretenait pas de liens amoureux, malgré ce que dit la légende), et celle, neuf ans plus tard, de sa sœur Marie, alors jeune mariée et enceinte, Anne Hébert plonge dans l'écriture de son premier roman, *Les chambres de bois*. Elle a alors déjà publié la nouvelle *Le Torrent* et quelques poèmes dans des revues. Mais la dépression l'aspire, et n'eussent été quelques personnes pleines de sollicitude envers elle à cette époque précise de sa vie, Anne Hébert ne serait peut-être jamais devenue l'écrivaine Anne Hébert. En effet, c'est un coup de fil de son psychiatre, l'éminent Victorin Voyer, à l'un de ses amis cinéastes qui donne à une Anne Hébert sans formation et sans expérience professionnelle son premier emploi : scripte à l'Office national du film, à Ottawa. Le médecin tient pour vital de la sortir de son milieu. Ce sont ensuite des amis qui l'encouragent à publier ses poèmes en recueil (ce sera l'incandescent *Tombeau des rois*, 1953) et qui la poussent à aller à Paris (passage obligé pour les intellectuels québécois dans les années 1950). Toute sa vie, Anne Hébert aura été entourée de bonnes fées.

À Paris, loin de ses parents malades et neurasthéniques, à qui, en bonne fille, elle écrit très régulièrement, elle retrouve toute sa vitalité. Son grand plaisir : le théâtre, celui de Tchekhov en particulier. Au fil du temps, elle s'enracinera dans la Ville lumière, dans un quartier où elle aura ses habitudes. Son petit appartement, partagé avec un chat, sera un espace dédié à l'écriture, où ses romans seront cent fois remis sur le métier. Lamontagne raconte le travail, les discussions avec les éditeurs, les réécritures, les lancements, la réception de ses livres, les prix littéraires qu'Hébert espère et gagne parfois, mais pas toujours, les séjours d'écriture à Menton, dans le sud de la France, les passages au Québec. L'écrivaine se trouvera à de nombreuses reprises en situation de précarité, sauvée *in extremis* ici par un prix littéraire, là par le coup

de pouce ou l'héritage d'une tante. Hébert n'écrivait pas pour vivre, mais vivait pour écrire; le titre de la biographie est bien choisi. Elle avait un grand souci de tout ce qui avait trait à son legs littéraire, on le voit notamment dans sa manière si pointilleuse de participer à la création des films basés sur *Kamouraska* et sur *Les fous de Bassan*. Si elle a concédé un peu de son temps à autre chose qu'à son œuvre, c'est à l'amitié : Hébert a cultivé toute sa vie des amitiés fidèles avec plusieurs femmes et hommes de lettres et artistes ou intellectuel.le.s, dont Monique Bosco, Mavis Gallant, Judith Jasmin, Jean-Paul Lemieux, Jean Le Moyne, etc. Son « amitié amoureuse profonde et réciproque » (p. 296) avec l'éditeur français de « prestigieuse famille », Roger Mame, avec qui elle ne cohabitera jamais, durera quarante ans et parle de son amour de la liberté – peu banal chez une femme de sa génération –, mais aussi de son besoin de « prolonger en France l'esprit de son enfance » (p. 303).

La biographie de Lamontagne est résolument plus « intime » que politique ou idéologique, ce qui est cohérent avec un personnage qui se tient loin des combats de son temps, aussi nombreux et importants soient-ils. En effet, ni le nationalisme, ni le féminisme, ni les droits des travailleurs n'intéressent particulièrement Hébert. Son œuvre est nourrie par les impressions, les souvenirs, les émotions, beaucoup plus que par les idées. Néanmoins, l'écrivaine occupe une certaine place sur l'échiquier idéologique. Dans le débat constitutionnel, si elle est extrêmement sensible à la survie du français, elle se range discrètement du côté fédéraliste. Non engagée dans le féminisme, elle mène pourtant une existence tout à fait indépendante des hommes, pratiquant son métier d'écrivain, imperméable à l'image de l'épouse traditionnelle si valorisée dans l'après-guerre. Par ailleurs, Anne Hébert n'aime pas le changement, surtout s'il doit s'accompagner d'effervescence sociale, de désordre. En mai 1968, alors qu'une génération crie sa révolte dans les rues de son quartier de Paris, la femme de 52 ans est terrorisée, au point de se réfugier chez des amis dans un autre arrondissement (alors qu'elle écrit *Kamouraska*, qui sera par ailleurs nourri de cet esprit de révolte). Conservatrice, l'auteure

du *Premier jardin*? Certainement, comme le montre Lamontagne, qui attache ce trait à sa nature timide et introvertie. Mais aussi moderne, à sa manière. Inclassable. Brûlant d'un feu qui semble appartenir à toutes les époques à la fois.

Les dernières pages de la biographie sont superbes et émouvantes. Après *L'enfant chargé de songes*, *Poèmes pour la main gauche* et juste avant *Un habit de lumière*, Anne Hébert rentre au Québec sous l'influence de ses amies, qui s'inquiètent de la voir vieillir loin des siens... Il faut dire que sa santé se fragilise : le corps, les yeux lui font des misères. En 1997, elle s'installe à Montréal sur la Côte-des-Neiges. Elle a 81 ans. Ses amies sont proches, mais ses tristesses s'accumulent : son chat meurt, de vieux amis, dont Roger Mame, partent aussi, comme son frère Jean. Sa génération disparaît... Elle vivra à Montréal un peu plus de deux ans avant de s'éteindre.

En 1993, lorsque l'intervieweuse Suzanne Lévesque lui demande : « Qu'y a-t-il après la mort? », Anne Hébert, qui n'a plus la foi, répond : « Ceux qui ont des enfants vivent à travers leurs enfants; ceux qui ont des œuvres vivent un temps à travers leurs œuvres; les autres deviennent des pissenlits, des fleurs, des violettes » (p. 511). Dans cette biographie de 558 pages, qui lui a demandé quinze ans de travail, Marie-Andrée Lamontagne fait revivre le personnage d'Anne Hébert de façon très sensible et, ce faisant, donne furieusement envie de retourner à son œuvre, un legs immortel.

Si la lecture comporte quelques longueurs et quelques répétitions – une vie routinière comme celle d'Anne Hébert appelait cela –, cette biographie sensible et fouillée deviendra une référence, à la manière de celle que François Ricard a consacrée à Gabrielle Roy en 1996. Elle plaira aux admirateurs et admiratrices de l'œuvre hébertienne et à ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire littéraire, à l'histoire intellectuelle et à l'histoire de l'intime au Québec. L'autrice, qui a approché son personnage avec une délicatesse et un respect évidents, ne tombe pas dans le piège de l'idéaliser. Elle la contredit (notamment en ce qui a trait à la réception de son œuvre au Québec, où elle a été publiée dès les années 1940 et où son talent a été tout de suite reconnu,

contrairement au mythe qu'Hébert a elle-même négligemment entretenu). Elle la montre telle qu'elle se dessine dans les sources. Ce faisant, elle lui redonne sa lumière, qui, au passage, éclaire tout un siècle d'une manière particulière.

— *Sophie Doucet*
Historienne indépendante

Dominic Dagenais. *Grossières indécences : pratiques et identités homosexuelles à Montréal, 1880-1929*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020, 306 p.

Grossières indécences porte sur l'émergence de la culture homosexuelle montréalaise. Dans son ouvrage, issu de sa thèse de doctorat, Dominic Dagenais cartographie les lieux de rencontre et de sociabilité homosexuels, en plus de faire le portrait de ses participants et des liens les unissant. De ce fait, il apporte une contribution majeure à l'historiographie de l'homosexualité au Québec, dont les études se campant avant la Seconde Guerre mondiale restent encore marginales. L'auteur tente de « repérer les traces de vécus homosexuels de 1880 à 1929 pour analyser la façon dont ces individus ont interagi avec la culture urbaine montréalaise et participé au développement du monde homosexuel de la ville » (p. 13). Le choix des bornes temporelles s'appuie sur l'historiographie nord-américaine qui situe, à la fin du XIX^e siècle jusqu'au premier tiers du XX^e, l'émergence des cultures et des identités homosexuelles dans les grandes villes. Cette période lui permet également d'analyser l'effet de l'introduction, en 1890, du délit de grossière indécence dans le droit criminel canadien. Inspiré de la loi anglaise, il s'agirait d'une réponse des réformateurs moraux à la visibilité grandissante de l'homosexualité dans l'espace public. La multiplication des affaires en lien avec des comportements homosexuels dans les tribunaux montréalais après l'introduction de ce délit témoignerait de l'émergence de cette « culture » homosexuelle qui serait distincte par ses codes et ses pratiques communes. L'urbanisation et l'industrialisation de la société faciliteraient cet essor en créant de nouveaux lieux de sociabilité et en permettant aux